

Le Web en français, le Québec le fait

Fouine («hacker») ou clavardage («chat»): le dictionnaire est en ligne.

Montréal correspondance

Clavardage: le terme a été prononcé à la radio la semaine dernière. C'est la version québécoise du mot anglais «chat», et – se réjouit l'Office de la langue française (OLF) – le néologisme est «en voie d'adoption». «Nous avons d'abord proposé bavardage, explique Yolande Perron, la terminologue en charge du vocabulaire Internet, mais ce n'était pas assez précis: les gens ajoutaient "en ligne". Nous avons donc fait évoluer notre proposition. Comme il s'agit d'une conversation écrite, j'ai pensé que la notion de clavier était importante, d'où bavardage-clavier, puis clavardage.» Pas mal vu.

Equivalence. Depuis une semaine, le Grand dictionnaire terminologique de l'OLF est accessible gratuitement «sur» ou «dans», – permet l'OLF – Internet (1). On pourra y dénicher de belles trouvailles, fruit du travail du service des travaux terminologiques de l'OLF, dont la mission est la suivante: déloger les termes anglais des technologies de l'information en trouvant

des équivalents français pertinents.

Autorité morale. Mandaté par le gouvernement pour veiller à la généralisation de l'usage du français dans la province, l'Office jouit d'une autorité morale réelle, qui s'étend dans toute la francophonie. Il est vrai qu'entourés de 300 millions d'anglophones, et confrontés en première ligne aux technologies américaines, les francophones québécois doivent faire preuve de vigilance. «Il ne faut pas laisser aux gens le temps de s'habituer aux termes anglais, souligne Gerald Paquette, responsable de la communication de l'OLF. Internet est par excellence le domaine de la nouveauté et donc de la néologie. Quand un concept apparaît, il faut réagir vite. Comme on reflète bien la réalité nord-américaine, c'est vrai qu'on est souvent les premiers à lancer un mot. En plus, les gens sont demandeurs. Ici, c'est très branché d'employer un terme français.»

«Il ne faut pas laisser aux gens le temps de s'habituer aux termes anglais, quand un concept apparaît, il faut réagir vite.» Un responsable de l'Office de la langue française

Première étape: dépister les termes anglais. Pour cela, un seul mot d'ordre: la veille. Lecture de la presse spécialisée, navigation dans Internet, suivis des requêtes des francophones. En traquant l'intrus, on repère aussi les nouveau-nés français qui seraient impropres. «Est-ce bien nommé? Voilà notre souci

constant, résume Yolande Perron. L'essentiel est de bien identifier les notions. Actuellement, je travaille sur la sécurité informatique et j'ai par exemple à traiter "script kiddie". J'avais pensé à script pirate, mais ce n'est pas très heureux. L'idée, c'est que ce sont des ados qui utilisent des scripts faits par d'autres.

En fait, le concept de l'âge me semble être plus important que celui de script. Aussi vais-je peut-être proposer pirate-adolescent...» Autre tâche des terminologues: aller voir ce qui se dit ailleurs. En effet, dans 90 % des cas, le terme qui va remplacer le mot anglais existe déjà. Soit dans des champs différents (médecine, géographie...), soit dans d'autres communautés francophones. Il convient ensuite d'évaluer les chances d'implantation de ces mots dans le vocabulaire des Québécois. «Prenez le cas de "smiley", qui désigne ces dessins réalisés avec les caractères du clavier et qui suggère un visage, poursuit Yolande Perron. Nous avons proposé binette, terme populaire largement répandu ici qui évoque la tête de quelqu'un. La France a lancé frimousse. Les deux propositions se valent au niveau du registre de la langue, mais elles correspondent à une réalité différente dans chacun des pays. Culturellement parlant, on ne pouvait pas importer votre usage.» Quand on ne peut importer, il faut créer. Les règles

de composition fluctuent... Selon les terminologues! Certains privilégient les mots-valises, d'autres jonglent avec les préfixes (cyber-) ou les suffixes modernes (-iel). Autre voie, la francisation des termes anglais, notamment par l'ajout d'accents (cédérom).

Emprunt. Mais, parfois, il faut se résoudre à baisser pavillon. «Il ne faut pas s'acharner, surtout si c'est d'un ridicule consommé!», admet Tina Célestine, responsable du service. «Quand on voit que l'usage ne nous permettra pas de déraciner un terme anglais, alors on emprunte!» Ainsi, n'en déplaise aux puristes, l'OLF recommande de dire «le Web» plutôt que «la Toile», puisque le terme anglais «est court et se prononce facilement». Si, au bout d'un an, l'usage d'un terme ne s'est pas répandu, l'OLF rectifie le tir. Ainsi, la sympathique camirette (caméra + mirettes) n'a pas convaincu les utilisateurs de «netcam» et autres «lifecam». Webcaméra a donc été finalement recommandé. L'Office agit surtout comme

un guide. Dans le cas d'Internet, il se refuse à normaliser, à imposer. «C'est un secteur en flottement, justifie Tina Célestine, on observe, on réactualise. On influence l'usage, mais l'inverse est aussi vrai.» L'objectif est bien sûr la diffusion de cette nouvelle terminologie. Outre les spécialistes et les communicateurs, l'OLF vise les sept millions d'utilisateurs francophones du Québec. Son principal outil: le Signet, banque de données créée en 1998 et intégrée depuis cette semaine au Grand dictionnaire terminologique. Mais au-delà de la consultation des 60 000 fiches liées aux technologies de l'information, l'Office attend des usagers commentaires et réactions. Tous sont invités à faire part de leurs propres trouvailles linguistiques. Tous, même les internouilles ●

CAROLE DUFFRECHOU

(1): www.granddictionnaire.com: disponible gratuitement sur Internet, propose 3 millions de termes français et anglais du vocabulaire industriel, scientifique et économique, dans près de 2 000 domaines spécialisés.

La Belle Province et les bons mots

Que vous soyez «multilisateur» ou webmestre aguerris, il y a fort à parier que votre cybérien – autrement dit votre jargon internet – est truffé de nombreux anglicismes. Voici donc quelques tuyaux, histoire d'impressionner les fouines («hackers») qui s'immisceraient dans votre bavardage («chatroom»). Avec votre fureteur (et certainement pas votre «browser»!), grâce aux gratuits («freewares»), plugiciels («plug-in softwares») et autres visualiseurs («viewers»), vous risquez de devenir totalement cyberdépendant. Délaissant l'escargotique (le «snail mail», le service postal ordinaire si lent!), vous ne jurez plus que par le courriel (surtout pas l'«e-mail»). Mais attention à la prolifération des pourriels («junk e-mail») qui peuvent vous être envoyés soit par pollupostage («spamming») soit par bombarderie («mail bombing»). Si vous êtes un adepte du badaudage («lurking») et vous contentez de parcourir les forums sans y participer, pensez à utiliser des signets (et non des «bookmarks») pour vous y retrouver... Soyez vigilants avec les témoins («cookies») et équipez-vous d'un coupe-feu («firewall»). Puis abandonnez-vous aux délices de la bavardage («hot chat»). C. D.

Libella h. n. - 26 SEP. 2000